

# La patrie suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 41

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222127>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**ÉLOGE SOMMAIRE**

**E**N littérature, l'on cite des modèles d'oraisons funèbres de Bossuet, de Fléchier et d'autres maîtres de la chaire française.

Le discours fameux et d'une si éloquente simplicité, qui fait l'objet de cet article, aurait été prononcé par un brave pasteur des Alpes vaudoises. Ce digne ecclésiastique, un saint homme, était d'une franchise telle que tous détours ou artifices se trouvaient exclus de sa prose sacrée. Il allait toujours droit au but, sans circonlocutions, mais il y avait tant de candeur dans sa personne et dans le ton de sa voix qu'il arrivait, mieux que par de pompeuses envolées, à toucher les cœurs de ses ouailles.

Un des plus mauvais paroissiens du bon pasteur, le grand Bissac, avait rendu son âme pécheresse. Cet homme avait vu toute sa vie et passé son existence à battre sa femme et à tromper son prochain. A son enterrement, tout le monde se demandait ce que le ministre allait dire du défunt.

Et l'on ne fut pas d'accord en juger par le texte même du prêche dont voici la teneur :

*Le mort est là,  
Laissons-le là.  
Des uns en disent du bien,  
Des autres en disent du mal,  
Pour nous, nous n'en dirons  
Rien du tout.  
Le mort est là ;  
Laissons le là.  
Amen.*

**LE FEUILLETON**



Nous remercions M. C.-F. Ramuz de l'autorisation très aimable qu'il nous a donnée de publier cette nouvelle. Nous saisissons cette occasion pour le féliciter à l'occasion de son cinquantième anniversaire.

**LE VOYAGE DE DAVID PUTHOD**  
Nouvelle

**L** répondit :  
— Peut-être bien.  
Mais elle insista. Elle dit :  
— Il n'y a plus à hésiter.  
Il reprit :  
— Alors quand ?  
— Vendredi ; ça m'irait assez. On aura fini le jardin.

Il ne parlait plus, il se tenait la tête baissée, tandis qu'elle allait et venait dans la cuisine, mettant en ordre la vaisselle ; un grillon criait, tout près de là, dans les groseilliers.

La nuit devenait de plus en plus sombre, il criait de plus en plus fort. La fenêtre était fermée, mais la porte restait ouverte, c'est pourquoi des souffles entraient, et ils faisaient bouger la flamme de la lampe.

Comme elle venait de poser la cafetière sur le râtelier ;

— Sais-tu ?... recommença-t-elle.  
Mais elle n'alla pas plus loin.  
— Qu'est-ce que je dois savoir ?  
— Eh bien, dit-elle, et elle secouait la tête, laissant pendre ses vieilles mains, on a eu tort d'attendre si longtemps. Je ne sais pas pourquoi ; présent, j'ai peur.

Il tira de sa poche sa tabatière, et pris.  
— Tais-toi ! dit-il, c'est des bêtises. On ferait mieux d'aller se coucher.

Il s'était levé. Et docilement elle le suivit, ayant tourné la clef dans la serrure. Seulement elle voyait bien qu'il n'était pas si rassuré qu'il voulait s'en donner l'air.

C'est qu'ils étaient vieux tous les deux, et, quand on est vieux, on ne sait plus bien. On sent que tant de dangers vous menacent. On n'a plus assez de confiance en soi. On a fait trop d'expériences. Elle avait ôté de dessus le lit la grande couverture en coton croché ; et,

pendant qu'il se déshabillait, elle, elle s'occupait de la plier soigneusement, songeant tristement à des choses.

Le vendredi fut bientôt là. Elle lui avait préparé dès la veille ses habits du dimanche, une chemise propre, des bottines à élastiques qu'il ne mettait qu'aux grandes occasions. Elle lui avait préparé aussi, enveloppés dans un journal, un gros morceau de pain et quelques tranches de saucisson. Ainsi, il n'aurait rien à dépenser en route. Il gouverna sa vache comme d'habitude ; ensuite il entra se raser. Quand il reparut, il n'était pas reconnaissable, proprement vêtu qu'il était, tout rajeuni, tout frais, sous son chapeau de paille jaune à ailes souples. C'était un petit vieux très propre. Et puis sa femme le tenait soigné.

Il y avait plus de vingt ans qu'il portait ces mêmes habits, ils n'en semblaient pas moins tout neufs. La seule chose qu'il y avait, c'est qu'ils se trouvaient maintenant trop gros et aussi un peu démodés, mais on n'y regarde pas de si près, quand le drap est bon. Et pour du bon drap, c'était du bon drap. Un drap gris de fer, rugueux sous la main, mais robuste et tissé serré ; ces habits-là, ils vous durent une vie ; ils vous durent plus que la vie, puisque c'est eux encore qu'on portera dans son cercueil.

Il mit le paquet dans sa poche. Elle lui dit :  
— Il te faudra manger avant d'arriver. Tu trouveras bien un coin où t'asseoir.

Il dit :  
— Oh ! bien sûr.

Il était prêt à partir, son bâton d'épine sous le bras, le paquet gonflant sa poche. Elle s'approcha de lui, baissa la tête, et, parlant bas :

— Et puis, écoute... écoute bien... tu lui demanderas pourquoi elle n'a pas écrit, si elle a quelque chose contre nous, si elle a été malade ; et tu lui diras qu'il faut qu'elle écrive, parce qu'on serait trop inquiets. Mais tu feras attention de ne pas la déranger. L'essentiel, c'est que tu l'aies vue...

Il hochait la tête. Elle dit :  
— C'est entendu ?

Il hochait de nouveau la tête. Alors elle l'embrassa. Elle avait les larmes aux yeux.

Il s'en allait déjà parmi le joli soleil qui brillait à chaque brin d'herbe, et on voyait, dans les cerisiers, les fruits, nouvellement noués, faire autant de petits points vert pâle. Beaucoup étaient tombés et ils parsemaient le chemin.

A cause de la curiosité des gens, il ne prit pas par le village ; c'est à travers champs qu'il gagna la route. Il savait bien qu'ainsi il ne rencontrerait personne, comme il arriva, en effet. Et, une fois qu'on est à la route, il ne vous reste plus qu'à la suivre jusqu'au bout. Il l'eut devant lui toute blanche, et d'abord il leva la main pour s'abriter les yeux, tellement il fut ébloui. Mais peu à peu il s'y accoutuma. Et il s'avancait à bonne allure, étant encore solide.

On compte trois heures de chemin. Huit heures venaient de sonner : il serait arrivé avant midi. Il faisait son calcul. « Une heure au plus pour la visite. Je serai rentré pour gouverner. »

Il redressa la tête. Un petit peu de vent soufflait. A sa droite comme à sa gauche, les blés de l'automne déjà hauts se balançaient avec mollesse, laissant courir à leur surface comme des vagues de velours, et de parmi les crottins, devant lui, toutes sortes d'oiseaux, à son approche, s'envolaient.

Un premier village parut, puis un deuxième, puis un troisième. De temps en temps, là-bas, on voyait se former un point noir, et lentement il grossissait : c'était un char ou quelque attelage. D'autres, venant en sens contraire, rattrapaient David. Il se levait alors un nuage de poussière, mais prudemment David se tirait de côté. Deux ou trois personnes lui offrirent une place sur le siège ; il refusa ; quand on monte, il faut qu'on cause. Il tenait à ne pas causer.

Il tenait à pouvoir tranquillement réfléchir, ce qu'il faisait sans se laisser distraire, même par les beaux blés, surveillant seulement le bas de son pantalon qui devenait de plus en plus blanc ; mais il se disait : « Je n'aurai qu'à me brosser. »

Et c'est ainsi qu'enfin la ville se montra, dres-

sant au sommet d'une haute colline le clocher de sa cathédrale, d'où dégringolaient par étages, de tous côtés, des toits fumants.

Il avisa, sous un arbre, une borne ; il s'y assit pour manger. Il tenait son morceau de pain dans la main gauche, le pouce posé sur ses tranches de saucisson ; et, avec la main droite, il tirait la pelure. Ainsi il les mettait, l'une après l'autre, à nu ; puis les introduisant tout entières dans sa bouche, il mordait à même son pain.

Une fois qu'il eut fini, il brossa son pantalon, et essuya avec son mouchoir ses souliers, qui redevinrent beaux noirs.

(A suivre.)

**La Patrie Suisse.** — Le portrait de C.-F. Ramuz, le génial écrivain ont on a fêté, le 24 septembre, le 50e anniversaire, ouvre le No 960 (3 octobre) de la « Patrie Suisse », qui nous apporte aussi le portrait du lieutenant aérostier suisse Walter Flury, tué par les Allemands, le 7 octobre 1918, à Miécourt (Jura Bernois), et le monument élevé à sa mémoire. L'assemblée générale du Club alpin suisse, à Montreux ; la fête annuelle de la Croix-Rouge du Jura bernois ; les manœuvres de montagne du régiment 6 ; des illustrations relatives à la « Saffa » et au IXe Comptoir suisse : des groupes originaux de Valaisannes ; de l'industrie de la céramique à Porrentruy ; la fabrication du verre en Suisse ; la page humoristique d'Évert van Muyden, le sing sculpteur, complètent ce numéro aussi varié que vivant.

**Théâtre Lumen.** — Cette semaine, pour sept jours seulement, sans aucune prolongation possible, la dernière merveille de l'art cinématographique français **La Passion de Jeanne d'Arc**, merveilleuse réalisation artistique et dramatique de Carl Th. Dreyer. En résumé, 1 film le plus nouveau pour la forme, le plus émouvant et le plus remarquable à tous les points de vue. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 14 octobre, matinée dès 14 h. 30. Location à l'avance : Tél. 23.523.

**Royal Biograph.** — Cette semaine **Confession**, splendide film artistique et dramatique tiré du roman d'Ernest Valda. Au même programme **Keymond, garçon d'honneur**, grand film humoristique. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 14, matinée dès 14 h. 30. Location à l'avance : Tél. 23.526.

Pour la rédaction :  
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**M. Steiger & Cie**  
Lausanne 20 Rue J. François

**Tout pour le ménage**

**Restaurant du Faucon**  
St. Pierre, 3 Téléphone 29.250

**Spécialités :** Tripes à la neuchâteloise et napolitaines.  
— Pieds de porc choucroute fr. 1.50. — Schubling choucroute, fr. 1.50. — Civet de lièvre fr. 3.50. — Hors-d'œuvre 20 variétés pour 2 fr., etc.

KUPFER-FREYMOND.

**HERNIEUX**  
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :  
**W. Margot & Cie**  
BANDAGISTES  
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

**VERMOUTH CINZANO**  
Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.  
P. POUILLON, agent général. LAUSANNE

Demandez un  
**Centherbes Crespi**  
l'apéritif par excellence.